

## À la lisière des disjonctions en concrescence : Réduction méréologique et *Principes des principes*.

Pablo Posada Varela

Bergische Universität Wuppertal – Université Paris Sorbonne.

pabloposadavarela@gmail.com

<https://paris-sorbonne.academia.edu/PabloPosadaVarela>

### Sommaire

1. Introduction : mais qu'est-ce donc que la phénoménologie ?
2. Méréologie et réduction(s) : hypothèses de recherche
3. Qu'est-ce que la méréologie ? L'idée d'une « réduction méréologique »
4. L'innervation méréologique de la réduction transcendante
5. Réduction méréologique et Principe des principes (Ideen I, §24)
6. La question de la donation à l'aune de la réduction méréologique : « Gegebenheit » comme opérateur métalinguistique (première approximation)
7. Se tenir sur la ligne de crête des concrescences : le problème de la finitude phénoménologisante.

### 1. Introduction : mais qu'est-ce donc que la phénoménologie ?

Chose étrange que la phénoménologie. Qu'est-ce donc que faire de la phénoménologie ? Difficile à dire et tout autant mystérieux car s'il est vrai que l'on ne *sait* pas ce que l'on fait, on le *sent*. En effet, il n'en reste pas moins que l'on a le sentiment – tout à fait *leiblich* – de faire quelque chose de bien spécifique. C'est en ce sens que faire de la phénoménologie équivaut à savoir se tenir et se mouvoir sur un certain plan ; qui plus est, sur un plan qui, à son tour, se tient, qui affiche donc une certaine consistance : le plan de la phénoménalité ou, plutôt, de la phénoménalisation, car, certes, nous nous garderons bien de préjuger sur *ce qu'est* la phénoménalité ; nous ne supposons même pas qu'il y ait là un « *ce que* » de la phénoménalité, un *quid* qui fût, pour le dire ainsi, « d'une pièce ». Autrement dit, il y a, indiscutablement, *le* phénoménologique ou encore *du* phénoménologique, reconnaissable en ceci que il est possible de s'en tenir à l'apparaître comme tel et à ce qui s'y manifeste.

Par ailleurs, la spécificité du phénoménologique se sent à ceci près que nous sentons, très précisément, toute enfreinte et, partant, tout retour à des modes de philosopher autres, plus classiques, et qui outrepassent, fatalement, les limites du phénomène, qui supposent, somme toute – on aura à y revenir – une enfreinte du « Principe des Principes » (tel l'énonce

le § 24 de *Ideen I*<sup>1</sup>. Le domaine du phénoménologique se sent donc *du dedans*, et de façon *leiblich*. C'est que nous nous tenons, désormais, dans un *milieu*, et ce n'est pas pour rien que le mot de « champ » – phénoménologique ou transcendantal – revient souvent sous la plume de Husserl. Ce milieu garde, en effet, la consistance d'un champ. Qu'est-ce donc qu'un « champ » dans ce contexte précis ? Peut-être bien un système de renvois recelant une autonomie et ne passant pas à une autre forme d'« être ». Or c'est exactement de cela qu'il est question dans le milieu de la concrescence, qui n'est autre que le milieu de la phénoménalité, et où nous devons entendre « phénoménalité » non pas comme un *quid* statique mais comme une phénoménalisation tissée de concrétudes en cours de concrétisation. Or c'est exactement ce milieu qui est défini par les « limites » dont nous parle la clause finale du *Principe des principes*, si souvent mal comprise ; ce qui, bien entendu, se répercute dans un contresens concernant le sens du *Principe des principes* lui-même. On y viendra explicitement plus loin.

## 2. Méréologie et réduction(s) : hypothèses de recherche

C'est à la charnière entre méréologie ou théorie des tous et des parties et théorie transcendantale de la méthode (ce qui, en phénoménologie, signifie : « théorie de la réduction phénoménologique ») que se situe notre recherche. Ce doublet, à première vue assez surprenant, débouchera sur un troisième terme. Ce troisième terme est justement ce que nous avons appelé «réduction méréologique»<sup>2</sup>. Ainsi, ce qui deviendra un triplet, ou plutôt un doublet et l'explicitation d'une conséquence peut s'exprimer selon les trois thèses suivantes, et qui sont à la base du pari qui sous-tend notre recherche. Nous posons donc :

1) Que la théorie des tous et des parties développée par Husserl lors de sa *III<sup>ème</sup> Recherche Logique*, et pour autant qu'elle porte *formellement* sur le *concret*, constitue un outil d'analyse précieux. En effet, nous pensons que la méréologie représente un outil remarquable pour traiter non seulement de la phénoménologie en général (pour autant qu'on y a affaire à des concrétudes), mais aussi de la réduction en particulier (pour autant qu'elle s'attache à phénoménaliser ces concrétudes, qu'elle est un faire concrétisant). *C'est là notre pari*

<sup>1</sup> Sur ce sujet et sur d'autres thématiques abordées dans cet article, le lecteur pourra consulter une liste d'articles, en ligne, sur <https://paris-sorbonne.academia.edu/PabloPosadaVarela>

<sup>2</sup> Cf. notre article «Introduction à la réduction méréologique», in *Annales de Phénoménologie* n°12, Amiens, 2013.

"heuristique". Or penser la méréologie en rapport à la réduction nous convainc du fait que la méréologie ne s'épuise nullement dans son usage *ontologique* mais que, bien plus profondément, il y a lieu d'en faire un usage *architectonique*. Autrement dit, la méréologie n'est pas là pour se plaquer sur des concrétudes toutes faites qu'il s'agirait de cartographier, en essayant de faire cadrer, tant bien que mal, les arrêtes du discours méréologique avec celles des choses. Bien plus, la méréologie (et notamment les concepts de « tout » et de « partie ») sert de levier pour faire apparaître des concrétudes.

2) Notre *pari* «herméneutique» de base pose, quant à lui, qu'il existe un couplage entre les différents types d'*epochè* ou suspension et le champ de concrétudes auquel, chaque fois, lesdites suspension re(con)duisent. Ainsi, la neutralité ontologique des *Recherches Logiques*, l'*epochè* phénoménologique et la réduction transcendantale, la déshumanisation et la réduction méontique et l'*epochè* hyperbolique et la réduction architectonique ouvriraient, chaque fois, à des types concrétudes chaque fois différents.

3) Nous soutenons finalement que quelque chose comme une «réduction méréologique» se situe au cœur de l'opérativité phénoménologique : elle innerve formellement toutes ces versions de la réduction phénoménologie ; ou bien, pour le dire autrement, chacune de ces formes de réduction représente un élargissement supplémentaire de la réduction méréologique, un façon concrète par où la réduction méréologique trouve à *s'épancher*. Mais qu'est-ce donc que la méréologie ? Voilà la question qu'il nous faut aborder à présent.

### 3. Qu'est-ce que la méréologie ? L'idée d'une « réduction méréologique »

La théorie des touts et des parties, exposée dans la troisième des *Recherches Logiques*, dresse un classement des divers types de touts selon le fil conducteur du/des types de rapport/s des parties au sein du tout. La particularité de la méréologie tient au fait de *ne pas se donner le tout, dont les parties font partie, d'avance*. C'est exactement en cela que repose le travail de la réduction méréologique : reconduire les touts à leur rapport entre parties ou, plus concrètement, à leur *fondation* dans et par leurs parties. Autrement dit : ce sont les parties, dans et selon leur type de rapport, qui « fondent » le tout ; tout d'un type particulier (selon le

type de rapport entre les parties). Or ce *desideratum* – celui d'un tout exclusivement fondé dans ses parties – ne s'accomplit véritablement que dans un certain cas de rapport méréologique, celui des touts au sens strict, et qui deviendra, par là même, à la fois buttoir et pierre de touche de la réduction méréologique.

Les deux genres fondamentaux de rapports entre parties sont ceux de dépendance et d'indépendance entre parties au sein d'un tout.

Une partie est dite indépendante quand elle n'a nul besoin d'une autre partie (ou d'un tout) pour exister. Elle peut certes faire partie d'un tout, mais elle pourrait, en principe, constituer un tout à elle seule. La chaise elle-même est un tout fait de parties, certes, indépendantes, mais dont la *configuration* n'est tout de même pas *arbitraire*. Voilà le territoire propre de la psychologie de la *Gestalt*. Il existe un autre genre de touts, les dits « touts catégoriels » ou « formes d'unités catégoriales » (dont traite le §23 de la troisième recherche logique), réunissant des parties de façon *complètement arbitraire*. Ces touts sont l'équivalent méréologique des « ensembles » de la théorie des ensembles. L'« être ensemble » de leurs parties n'est absolument pas fondé ou motivé par la nature ou le contenu eidétique de celles-ci. Ainsi, un tout catégoriel peut être formé par les objets désignés par « le nombre 5 », « la planète Mars », « une chaise » et n'importe quel autre élément.

Ce n'est que depuis un autre genre de touts, les « touts au sens strict », que se déploiera – par variation eidétique – le *synthétique a priori* au sens de la phénoménologie. Ce sont les touts qui intéressent primordialement la phénoménologie, les « touts au sens plein et au sens propre » comme dira Husserl. Qu'est-ce à dire ?

En effet, les touts au sens éminent sont formés par un type de parties qui reçoit le nom de « moments », et dont le trait principal est d'être *absolument dépendantes (ou non indépendantes)*.

La couleur, la forme et l'extension sont un exemple de « moments » dépendants formant un tout. En effet, chacun de ces moments ne peut exister, ne peut être ce qu'il est, littéralement *se tenir dans* son identité (telle couleur, telle forme, telle extension) ou *tenir à* son identité qu'à la condition de faire partie d'un tout comportant d'autres moments, également dépendants. La couleur ne peut être une *telle* couleur concrète que si elle est étendue – sur *telle* extension concrète – et revêt une *certaine* forme (fût-elle plus ou moins informe). On dit alors, et c'est ici qu'entre en ligne de compte le concept fondamental de

*Fundierung* dans son usage propre, que ces moments « fondent » ensemble un tout concret. Au sein de la région *psychè*, les « moments » composant un vécu concret sont aussi des exemples de moments absolument dépendants (*hylè*, matière intentionnelle, qualité intentionnelle).

Voyons la façon dont Husserl thématise les touts au sens strict :

« En général un tout, au sens plein et au sens propre, est une connexion déterminée par les genres inférieurs des “parties”. À chaque unité concrète appartient une loi. C’est d’après les différentes lois ou, en d’autres termes, d’après les différentes espèces de contenus qui doivent faire fonction de parties, que se déterminent des espèces différentes de touts. Le même contenu ne peut donc faire fonction arbitrairement tantôt de partie de telle espèce de touts, tantôt de partie de telle autre. L’être-partie et, plus exactement, l’être-partie-de-cette-espèce-déterminée (d’espèce métaphysique, physique, logique, ou relevant de toute autre distinction qu’on voudra) est fondé, dans la détermination générique pure des contenus dont il s’agit, selon des lois qui, au sens où nous l’entendons, sont des lois aprioriques ou des “lois d’essence” ». (*Hua. XIX/1*, pp. 289-290).

Retenons donc le statut ontologique, tout à fait remarquable, des parties qui conforment « un tout, au sens plein et au sens propre ». Citons, à l’appui, cet autre passage où le privilège de la notion de « dépendance » par rapport à celle d’ « indépendance » est manifeste:

« La coloration de ce papier est un moment dépendant de celui-ci ; elle n’est pas seulement une partie en fait, mais, par son essence, *en vertu de son espèce pure, elle est prédestinée à être une partie* ; car une coloration prise *en général et purement comme telle* ne peut exister que comme moment dans une chose colorée. Pour les objets indépendants une telle loi d’essence manque : ils peuvent se ranger dans des touts plus vastes, mais ce n’est pas là pour eux une nécessité. » (*Hua XIX/1*, 244).

En effet, au regard de la recherche eidétique (et phénoméno-*logique*), un tout formé d’objets indépendants est, par conséquent, le moins riche, le plus vide, et se situe donc à l’opposé du type de tout concret dont les parties se trouvent en rapport de dépendance absolue les unes par rapport aux autres. Chacune des parties d’un tout au sens propre est désormais une rien que partie, un moment concrescent et pourtant *irréductible* aux autres. La conjonction de cette double rigueur entre la concrescence des rien que parties et leur irréductibilité (le fait qu’il s’agisse de « parties disjointes ») constitue la condition de la fécondité de la variation eidétique. C’est au-dedans des touts au sens strict, dans ce terrain tendu, strié d’irréductibles en concrescences (i.e. de concrescences de parties disjointes), qu’il

y a lieu de faire des variations ou, pour le dire autrement, que la variation peut donner non pas des simples altérations empiriques mais toucher au synthétique *a priori*, mordre un tant soit peu sur l'*a priori* matériel. C'est à l'aide de ces variations qu'apparaîtront peu à peu des lois matérielles définissant la région ontologique «conscience» et les types d'actes en question.

#### 4. *L'innervation méréologique de la réduction transcendantale*

La réduction méréologique vise donc à ré-con-duire ce qui a le semblant d'une partie indépendante à son caractère de rien que partie. Elle innerve aussi formellement la réduction transcendantale. La possibilité d'une implémentation méréologique de la «réduction transcendantale» tient à une intuition fondamentale de Husserl, et qui fut pour lui, toute sa vie durant, une source intarissable d'étonnement à en croire ce mot, rétrospectif, énoncé dans *Krisis*. Cet étonnement se réfère au caractère indéclinable de l'*a priori* de corrélation: tout objet est l'objet d'une expérience, toute expérience est expérience d'un objet. Le génie de Husserl aura été de penser les termes de l'*a priori* de corrélation comme formant un tout au sens strict, donc de les penser comme rien que parties ou parties absolument dépendantes les unes des autres.

Ainsi, à partir d'*Ideen I*, la conscience n'est plus une *Region* face à la région monde, mais une *Urregion* «contenant» le monde comme corrélat. Corrélativement, l'intentionnalité, on l'aura compris, n'est plus un *rapport* entre deux étants (entre deux tous indépendants) mais un «rapport» intrinsèque entre deux parties dépendantes : vie et monde, conscience et réalité. Rappelons que dans les *Recherches Logiques*, les rien que parties maintenaient une certaine homogénéité régionale. Ici, la portée de la concrescence s'étend au radicalement hétérogène. La réduction méréologie trouve à se déployer, à gagner une extension supplémentaire en enjambant un véritable « Abîme de sens ». En effet, l'expression est de Husserl:

«Sans doute à l'être immanent ou absolu et à l'être transcendant on peut appliquer les mots "étant" (*Seiende*),"objet" (*Gegenstand*): ils ont bien l'un et l'autre leur statut de détermination ; mais il est évident que ce qu'on nomme alors de part et d'autre objet et détermination objective ne porte le même nom que par référence à des catégories logiques vides. Entre la conscience et la réalité se creuse un véritable abîme de sens [*Abgrund des Sinnes*]» (Hua III/1, 105, tr. fr. 163).

En ce sens, et en toute rigueur méréologique, on dira que les concrets transcendants, i.e. les vécus transcendants, sont des «touts» in-totalisables, impossibles à surplomber, faits de cohésions sans concept *in fieri*, toujours en germe et en gésine. Ces mots de Fink au sujet du champ transcendantal, sorte d'indéterminité concrète, sont tout à fait parlants, la difficulté étant, justement, de tenir cette ligne de crête des disjonctions en concrescence:

« La subjectivité cachée, à laquelle la réflexion transcendantale doit reconduire, se manifeste du point de vue de l'essence dans une indétermination d'un genre spécifique. Supporter cette « indétermination », ne pas l'abandonner précipitamment pour une « concrétion » seulement saisie au vol qui nous ferait perdre toute la portée de la problématique philosophique, la tirer bien plutôt au clair avec la patience obstinée de l'explication conceptuelle, du point de vue de l'horizon infini du travail analytique, voici l'exigence, nullement simple, qui accompagne le début de la réduction phénoménologique. Aucun éclair d'intuition spéculative ne parvient à éclairer la nuit de cette indétermination. »<sup>3</sup>

C'est dans cette indétermination que s'articule le phénoméno-logique *pur*. Cette *pureté* phénoménologique – voilà son étrange paradoxe – quelque émaciée et délestée de toute ontologie, quelque affinée dans sa rigueur (rien que) phénoménologique qu'elle soit, ne tend absolument pas vers le *néant* ou vers le *vide*. Loin de là!; et c'est même tout le contraire qui a lieu: il en résulte un foisonnement proto-ontologique extraordinaire de concrescences d'hétérogénéités d'abord «articulées» *en partitif*, c'est-à-dire, de concrétudes non susceptibles d'être d'emblée (mises à distance pour être) comptées-pour-unes et qui pourtant, malgré cela, sont rigoureusement irréductibles et donc plurielles.

Saisissons, au demeurant, l'occasion de parer explicitement à un malentendu qui est devenu un lieu commun de la phénoménologie post-husserlienne et qui tient au concept de «pureté» phénoménologique. Ce malentendu concerne ce que Husserl entendait par ces mystérieux «*reines*» ou «*bloßes*», qualificatifs qui accompagnent souvent les occurrences du terme «*Phänomen*». En effet, il est crucial de noter que, en régime phénoménologique, ce que Husserl entendait par «*reines*» ou «*bloßes*» ne va pas de pair ni avec l'abstrait, ni avec le formel ou le vide, ni même avec la simplicité structurelle. Le phénoménologiquement pur, bien au contraire, et justement en vertu de cette pureté – sorte de légèreté ontologique d'autant plus exposée à concrescence qu'elle n'est légère – se traduit en un foisonnement vertigineux

<sup>3</sup> Eugen Fink *Autres rédactions des Méditations cartésiennes*. Traduit de l'allemand par Françoise Dastur et Anne Montavont. Jérôme Millon. Grenoble 1998. p. 99.

d'articulations entre rien que parties disjointes au détour d'horizons multiples, d'implications intentionnelles se répandant dans toutes les directions de la corrélation transcendantale.

La phénoménologie, de par son empirisme radical est condamnée à rester dans le provisoire et à se mouvoir en zigzag. Elle n'a de cesse d'être hantée, comme nous dit Fink dans le texte suivant, par un risque de *Vereinseitigung*. Ce texte de Fink, tiré de l'important article « Les concepts opératoires dans la phénoménologie de Husserl » est très parlant à ce sujet. Il introduit, par ailleurs, la problématique architectonique – dont il nous faudra traiter ailleurs – au sein des questions que nous nous sommes posées ici :

« L'analyse phénoménologique est provisoire. Nous voulons dire par là que l'*a priori* phénoménologique est référé à son caractère d'esquisse au niveau réductif auquel on s'est arrêté. Les possibilités eidétiques ont-elles-mêmes une pertinence (*Relevanz*) restreinte, une « portée » déterminée. Les possibilités apodictiquement évidentes, comme celles que nous pouvons énoncer dans l'explication égologique par exemple, peuvent être transformées, voire relevées, par le passage à la problématique transcendantale de l'intersubjectivité. A tout *a priori* phénoménologique appartient l'horizon anonyme –d'abord dissimulé- de sa validité, de sa portée, et il est besoin d'une « auto-critique transcendantale » pour établir, de manière critique, un rapport entre la première naïveté phénoménologique de la simple description par prise de conscience et l'horizon enveloppant. En raison de ce rapport et du caractère essentiellement provisoire de l'analyse phénoménologique, une recherche spécifiée est toujours unilatérale. Toute prise de position (*Standfassen*) dans l'infini ouverte de la problématique phénoménologique est par nécessité eidétique une simplification (*Vereinseitigung*).»<sup>4</sup>

Or c'est là justement – on en avait parlé au tout début de ce travail – le profond rapport qu'il existe entre réduction méréologie et *Principe des principes*, la réduction méréologique ne faisant qu'insister dans l'empirisme radical de Husserl, mais devant parer aussi à toute précipitation de (et sur des) concrétudes. Ce texte de Fink pose donc aussi la question, difficile, de la donation, à laquelle on s'attaquera, en guise de première approximation, à l'aune de la réduction méréologique. Mais pour ce faire, il est nécessaire de souligner à quel point la perspective ouverte par la réduction méréologique promeut une toute autre interprétation du *Principe des principes* et notamment de sa clause finale.

<sup>4</sup> Eugen Fink. « Les concepts opératoires dans la phénoménologie de Husserl » in Proximité et distance. Essais et conférences phénoménologiques. Traduit de l'allemand par Jean Kessler. J. Million. Grenoble 1994. p. 30.



### 5. Réduction méréologique et Principe des principes (Ideen I, §24)

Ce qu'il convient de saisir avant tout c'est à quel point émacement ontologique, rigueur et démultiplication de la concrescence sont ici strictement corrélés ; et c'est justement ce que fait tout le sens de l'empirisme radical de la phénoménologie dans sa spécificité. Au nom de cette rigueur, la phénoménologie va, aussi loin qu'il le faudrait, au-delà de tout préjugé naturaliste ou empiriste (qui n'admettrait, par exemple, que l'effectivité de la concrescence des rien que parties actuelles et sensibles) ou encore de tout intellectualisme (qui n'admettrait que la concrescence des simples noèses, reléguant la *hylè* à une contribution inessentielle au concret) ou de tout vitalisme (qui ne reconnaîtrait que l'hylétique du vécu transcendantal au sens strict comme seule partie concrète des vécu transcendants au sens large); et nous ne faisons là que citer certaines de ces limitations (parmi tant d'autres). Mais justement ces toutes dernières limitations constituent, chaque fois, un outre-passement des strictes limites de la concrescence. Or elles se vivent comme des supposées libérations ! Le *quid pro quo* dans lequel s'est enfermé une grande partie de la phénoménologie contemporaine (notamment la phénoménologie française) est donc absolument monumental.

En effet, l'analyse phénoménologique s'expose au danger de survoler (et, par là, *surseoir*) la fine anatomie du vécu transcendantal *pur*. C'est ce mouvement de surplomb que Husserl dénonce à maintes reprises comme un philosophe excessivement théorique et qui philosophe comme «d'en haut» (*vom Oben herab*), sans égard à la concrétude de l'expérience, à sa logique inhérente, et qui n'est autre que celle de la concrescence.

Citons la formulation du célèbre principe et soulignons cette clause finale, souvent interprétée comme limitative alors qu'elle constitue le garde-fou par où ce principe s'attache à nous tenir dans l'exacte et fine latitude qui seule s'avère transmissible à la richesse du phénoménologique pur:

*«toute intuition donatrice originare est une source de droit pour la connaissance ; tout ce qui s'offre à nous dans "l'intuition" de façon originare (dans sa réalité corporelle pour ainsi dire) doit être simplement reçu pour ce qu'il se donne, mais sans non plus outrepasser les limites dans lesquelles il se donne alors»*<sup>5</sup> (Hua III/1, 43-44. tr. fr. p. 78).

<sup>5</sup> C'est nous qui soulignons en caractères gras ce à quoi nous nous référons comme la «clause finale» du *Principe des principes*. L'original allemand dit : «[dass] jede originär gebende Anschauung eine Rechtsquelle der Erkenntnis sei, dass alles, was sich uns in der "Intuition" originär, (sozusagen in seiner leibhaften Wirklichkeit) darbietet, einfach hinzunehmen sei, als was es sich gibt, **aber auch nur in den Schranken, in denen es sich da gibt**». Quant à des exemples d'enfreinte de ce principe, dénoncées, par ailleurs, comme des

La phénoménalité pure, dans sa subtilité, n'est précisément que dans la démultiplication de cette concrescence entre parties disjointes. Tel est le dessein de la réduction méréologique; la difficulté étant de donner libre cours à la concrescence pour qu'elle impose sa rigueur propre, pour qu'elle puisse joindre aussi loin et aussi profond qu'il le faudra des rien que parties de tout genre et espèce (ici en un sens littéral qui recoupe le sens technique que l'expression revêt en phénoménologie).

Le déploiement de la réduction méréologique ne fait donc qu'émacier la fine pellicule de la concrescence pour en affiner la transpassibilité (en évitant tout empirisme borné). Or le plus difficile est justement de se tenir au dedans des limites de cette fine pellicule émaciée de pure phénoménalité, de rester, pour le dire ainsi, «*au ras de*» la concrescence et, partant, en phase avec une transpassibilité à des rien que parties en concrescence. Seul *dans les strictes limites* de cette subtile latitude réussit-on à capter le signal, à nous mettre en phase avec ou à syntoniser la concrescence des parties disjointes les plus éloignées et les plus insoupçonnées. Ainsi, et quoi qu'en dise une récente phénoménologie, souvent inspirée de Heidegger (qui a dénoncé le premier la clause finale du célèbre *Principe des principes*, énoncée dans le § 24 de *Ideen I*, comme clause *limitative*), c'est le fait de *ne pas outrepasser* les limites (et non pas le contraire!) dans lesquelles le phénomène s'offre à nous comme phénomène *pur* qui est le plus difficile, et ce justement en raison de la fragile subtilité de son anatomie, faite d'hétérogénéités en concrescence, de disjonctions découplées à l'infini.

En tout cas, les limites à ne pas outrepasser ne sont pas de quelconques limites imposées à la phénoménalité<sup>6</sup>. Dans «*limites de la phénoménalité*» il faut plutôt entendre un génitif subjectif: il y va des limites qui définissent cette phénoménalité même, qui lui appartiennent essentiellement, et au-delà desquelles elle cesse de valoir comme phénoménalité.

L'analyse phénoménologique se devra donc de relever le défi oxymorique auquel nous conduit la réduction méréologique dans son déploiement. Défi oxymorique d'une sorte de rigueur fragile. C'est bien entendu le fait de l'architectonique comme étagement de la concrescence qui démantèle l'effet de paradoxe, car cette rigueur extrême l'est à son et ses

«*fantaisies philosophiques jetées de haut (von oben her philosophische Einfälle)*» (Hua III/1, 121. tr. fr. p. 185), le lecteur peut se rapporter à tout le chapitre II de la 1<sup>ère</sup> Section des *Ideen I* et, plus loin, au très intéressant §55 des *Ideen I*.

<sup>6</sup> Il y a, chez maints auteurs, une foncière incapacité à comprendre l'idée de concrescence de disjoints, c'est-à-dire, l'idée que l'on puisse rencontrer un altérité radicale se donnant en concrescence.

registres architectoniques, et donc selon une syntonie propre souvent inadéquate à nous calibres aperceptifs, et qui, partant, nous devient fuyante, hypersensible qu'elle est aux inerties auto-aperceptives qui conforment et confortent notre être au monde. Il y va de concrescences qui n'ont pas à traverser notre présent ; mais voilà qui pointe vers un autre volet de la théorie transcendante de la méthode, celui de l'architectonique, et qu'il nous faudra aborder dans d'autres travaux.

**6. La question de la donation à l'aune de la réduction méréologique : « Gegegenheit » comme opérateur métalinguistique (première approximation)<sup>7</sup>**

Comme nous l'avons signalé précédemment, la concrescence (comme concrescence en/de concrétudes) est à la fois buttoir ultime et pierre d'achoppement de la phénoménologie. Mais, est-ce que la concrescence, comme telle, est « donnée » ? Qu'est-ce à dire ?

Il y a, dans la concrescence, une foncière non-unité ou, si l'on veut, un semblant d'unité (une cohésion) qui cache une *complexité intrinsèque* et irrévocable. La concrescence nous enjoint, en fait, à penser la cohésion avant l'unité. C'est sur cette frange, antérieure à l'unité mais en marge de toute dispersion, qu'il nous faut nous placer. Ou, pour mieux dire, la cohésion (sans concept) de la concrescence se situe à l'écart de l'alternative unité – multiplicité. En tout cas, pour *faire cohésion* sous régime de concrescence, il faut nécessairement du pluriel. Une pluralité d'éléments qui ne se laissent pas, quant à eux, compter-pour-un. Toute concrescence recèle donc une complexité morphologique basale qui tient à cela qu'il n'y a concrescence que d'une *pluralité* de concrétudes. Cette complexité intrinsèque de la concrescence – complexité de son anatomie méréologique – la situerait, en un sens, aux antipodes de la « donation » : la concrescence n'est nulle part, elle ne tient que de ses concrétudes, du fait de leur concrescence. « Il y a certes » de la concrescence, mais celle-ci est entièrement résorbée dans les concrétudes qui en assurent la fondation. La concrescence est certes phénoménologiquement *effective* mais elle l'est d'être, elle-même, *nulle part*.

Peut-on dire alors d'une concrétude qu'elle est « donnée » ? Nous savons, désormais, qu'une concrétude ((i.e. une rien que partie ; non pas tout concret) n'est concrétude *que d'être*

<sup>7</sup> Nous nous inspirons ici, en y introduisant plusieurs modifications, du point II. (pp. 286-292) de notre article « Concrescences en souffrance et méréologie de la mise en suspens. Sur les implications contre-ontologiques de la réduction méréologique » in *Eikasía* n° 49. Mai 2013.

en concrescence *avec d'autres* concrétudes. Une concrétude seule ne peut pas être concrétude ; elle ne peut pas être comptée pour une. Elle est littéralement in-en-visageable. Dire d'une concrétude qu'elle est donnée reviendrait à l'abstraire du circuit de la concrescence et, partant, à lui retirer toute épaisseur, à la dessécher, à l'étioler comme concrétude. Ainsi, à l'aune de ces multiples balancements, il n'y aurait finalement aucun sens à dire ni des concrétudes ni de la concrescence qu'elles fondent qu'elles sont « données ». Ou, pour le dire autrement, « donation » n'exprime pas adéquatement le sens de l'*effectivité* phénoménologique qui s'y joue. Nous trouvons, par ailleurs, que « non donation » non plus, et ce par la même raison, et qui est une raison, ici, *phénoménologisante* : c'est que et la subjectivité transcendante (comme partie concrescente) et le moi phénoménologisant (pour autant qu'il a partie liée avec la subjectivité transcendante) sont irréductiblement *pris à partie* dans et par la *Sache* phénoménologique. *Pris à partie* de concrescence. Les leviers « donation » et « non donation » sont, tous deux, parfaitement inadéquats pour saisir le mouvement qui est à l'œuvre dans la « *Gegebenheit* » phénoménologique (du moins tel Husserl emploie le terme). « Donation » engage un *spectre phénoménologisant*<sup>8</sup> morphologiquement inadéquat à la *Sache* phénoménologique, c'est-à-dire, à ce dont il est question dans le *Principe des Principes*, à ce qui est « objet » d'intuition phénoménologique. Nous reviendrons à l'instant sur ce point qui a, certes, l'air d'une contradiction.

Reprenons : ni concrétudes ni concrescence ne sont « données » (ni « non données »). Ou bien, pour le dire autrement, statuer d'elles qu'elles sont « données » (ou « non données ») estompe et abstrait l'*effectivité* phénoménologique de la concrescence ; et ce d'autant plus si l'on prend en vue l'innervation méréologique de la réduction transcendante ou l'extension de la réduction méréologique au territoire ouvert par la réduction transcendante. Le travail des disjonctions en concrescence(s) semble ouvrir à un champ indéterminé tissé d'*effectivités* phénoménologiques en contre-balancements multiples. Les choses se compliquent davantage si nous tenons à la mise à mal d'une supposée forme méréologique de l'Idéal Transcendantal<sup>9</sup> propre à la phénoménologie, et sans quoi le *Principe des Principes* n'aurait pas lieu d'être : seul serait donné *un seul tout*. Il n'y aurait qu'une seule concrescence. Or il n'en est rien car

<sup>8</sup> Pour plus de précisions sur le concept de spectre phénoménologisant, le lecteur peut se référer à : Pablo Posada Varela « Anatomie du faire méréologisant (III). Pour introduire en phénoménologie le concept de spectre phénoménologisant ». In *Eikasía* n°51 (Septembre 2013).

<sup>9</sup> Nous discutons ce point dans l'alinéa 3.3. de « Concrétudes en concrescences ». *Annales de phénoménologie* n°11. 2012. pp- 21-24.

une concrescence, pour être concrescence, doit se faire parmi une *pluralité* de concrescences (au pluriel). Ce n'est qu'ainsi, hantée par le dévoiement vers d'autres centres, vers d'autres destins centripètes, qu'elle retrouve une épaisseur. Ainsi, et pour paraphraser une formulation employée par Marc Richir dans ses *Recherches Phénoménologiques*, s'il y a une concrescence, il y en a donc nécessairement *plusieurs*. En effet, *une* concrescence *seule* ne pourrait être *effective* comme concrescence, elle ne tiendrait tout simplement pas si elle ne se trouvait pas *virtuellement* nimbée d'autres concrescences plurielles<sup>10</sup>. Une concrescence *unique* s'effondrerait comme concrescence. Elle implorerait.

Le déploiement de la réduction méréologique conduit donc à un champ phénoménologique fait de concrétudes en concrescences entretissées<sup>11</sup>. Arrêter un partie de ce champ pour s'y référer en termes de « donation » engage nécessairement un faire phénoménologisant qui précipiterait sans retour possible (pensons au mot de Fink, cité préalablement) des cristallisations au sein de la subtilité de ce champ. Céder à une telle tentation de *précipitation* se solde, si nous gardons à l'esprit le passage de Fink cité plus haut, par une *Vereinseitigung*, une unilatéralité dans l'analyse. Qui plus est, proclamer une « donation » nous éjecterait *ipso facto* hors du terrain de la concrétude phénoménologique. Dans de telles profondeurs architectoniques, un simple pas de trop précipite (encore, ici, au deux sens du terme) une cristallisation d'abord perçue comme locale mais, au fond, a toujours déjà figé instantanément et sans retour possible tout le champ phénoménologique<sup>12</sup>. Ici, tout compter-pour-un décante le phénomène vers l'étantité ou la position, et ce sans retour possible, tellement l'équilibre métastable des disjonctions en concrescence tissant ce champ est précaire ; du moins l'est-il pour nous.

*Ne pas y céder*, même si cela semble paradoxal (mais il faut s'entendre sur les mots) est finalement bien plus fidèle à ce que Husserl entendait par la subtilité de la *Gegebenheit* du phénomène tel elle est exprimé dans le célèbre *Principe des Principes*. En effet, nous prenons bien acte de l'usage, fréquent, que Husserl fait de *Gegebenheit*, et que l'on ne saurait nier. Il s'agit, bien sûr, d'un terme capital dans la phénoménologie de Husserl. On aura compris que nous n'emboîtons pas non plus ici le pas à Richir : nous ne soutenons pas non plus, comme

<sup>10</sup> Le rapport de concrescence à concrescence correspondant, peu ou prou, à ce que Marc Richir nomme « synthèses passives de 3ème degré » dans ses *Méditations Phénoménologiques*. Jérôme Millon. Grenoble. 1992.

<sup>11</sup> Littéralement prises en *symplokè*.

<sup>12</sup> Bien que ce champ ne soit pas, comme on l'a vu, le fait d'une *seule* concrescence, sans quoi, effectivement, méréologie et *Principe des Principes* seraient, en effet, impossibles.

nous l'avons déjà signalé, que concrétudes et concrescences seraient « non données », et ce, au fond, pour les mêmes raisons pour lesquelles parler de « donation » s'avère inadéquat.

Tout revient, en fait, à l'emploi, par Husserl, du terme « *Gegebenheit* », emploi que nous qualifions de « métalinguistique », au même sens où les linguistes parlent de « négation métalinguistique », faisant signe non pas vers un contraire se situant sur le même plan de discours, mais tout simplement faisant signe vers un *autre* plan de discours et faisant donc porter la négation non pas sur telle ou telle chose mais sur l'enjeu même ou le plan, et son tissage d'alternatives, que telle ou telle chose suscite. C'est un « non » qui dit non pas directement « non » d'une affirmation, mais plutôt, à l'occasion de cette affirmation (mais tout aussi bien à l'adresse de son contraire !) quelque chose comme un « non, là n'est pas le problème », « non, là n'est pas la question ». Essayons donc de nous en expliquer, en deçà de querelles terminologiques, et de la connivence apparente entre « donation » et « *Gegebenheit* » qui, comme telle, ne peut aucunement faire figure d'argument si c'est des choses elles-mêmes, et non pas de « mots » qu'il s'agit, finalement, en phénoménologie. Il nous semble, en effet, que ce que Husserl entend par « *Gegebenheit* » ne correspond pas vraiment à la façon dont est utilisé le terme « donation » (et ne correspond pas non plus à son supposé contraire). En d'autres termes, l'espace d'où s'enlèveraient « donation » ou « non donation » nous paraît trop *lisse*, en tout cas sans correspondance possible avec l'espace strié et orienté, subjectivement investit, où se joue le drame des concrétudes en concrescences et du foisonnement des concrescences multiples. Le drame de l'effectivité phénoménologique telle elle nous prend à partie.

Tout bien réfléchi, ces lignes suggèrent, au-delà de cette opposition à l'alternative « donation » / « non donation », une certaine lecture du cours *L'idée de la phénoménologie* où, comme on le sait, le terme de *Gegebenheit* revient très souvent sous la plume de Husserl. Il s'agirait d'une lecture à l'aune de ce que nous avons introduit comme « réduction méréologique » et qui, *grosso modo*, s'oppose à la lecture qu'en fait J.-L. Marion dans le livre I de son ouvrage *Étant Donnée*<sup>13</sup>. Penser la « *Gegebenheit* » en dehors des « limites » de la concrescence (donc contre ce que prône ce que nous nommons la « clause finale » du *Principe des principes*) nous semble blesser à mort la phénoménologie. Or, c'est contre cette clause finale que la phénoménologie de la donation de Marion prétend, du reste, s'insurger.

<sup>13</sup> Cf. Jean-Luc Marion, *Étant Donnée*. col. Épiméthée, PUF, Paris, 1997.

Cet usage de « donation » provoque, certes, un « dépassement » de la phénoménologie. Mais, tout bien réfléchi, une grande partie de la phénoménologie française contemporaine n'en a cure qui veut « dépasser » le phénomène en direction d'une autre instance, à savoir, de sa donation (du moins dans le cas de Marion), de la Vie (Henry), de la *Physis* ou d'une sorte de *Natura Naturans* (Barbaras). Il y va, au fond, du dépassement de cette frange subtile et inapparente dessinée par les concrescences entre rien que parties, par les purs phénomènes, les *Phänomene als bloße Phänomene* – aurait dit Husserl – or il y a des pertinences intrinsèquement phénoménologiques, du *à-dire* spécifiquement phénoménologique, et c'est justement à cela qu'il s'agit de se tenir ou, plutôt, de ne pas renoncer au risque de perdre l'insoupçonnée richesse des disjonctions en concrescence. Qu'il y ait bel et bien dépassement de la phénoménologie est un point que l'on ne contestera point ; bien que – on l'aura compris – nous ne partageons pas, bien entendu, cette vue favorable concernant l'opportunité philosophique d'un tel dépassement. Encore faut-il bien saisir ce qu'est la phénoménalité ; et c'est ce qui, à l'aune de la réduction méréologique, s'est montré comme une miroitante richesse de disjonctions en concrescence. Tout cela sans compter, bien entendu, que un tel « dépassement » relève de la mésinterprétation de la clause finale du *Principe des Principes* à laquelle nous nous sommes référés dans l'alinéa précédant. Mais, plus profondément, cette mésinterprétation repose en un mécompréhension du sens du *bloßes Phänomen* chez Husserl, et partant, de sa richesse.

Venons-en à l'intention sémantique avec laquelle Husserl mobilise le terme de « *Gegebenheit* ». La subtilité de la *Gegebenheit* du phénomène tient justement au caractère fuyant de la concrétude phénoménologie pour autant qu'elle est tissée à l'infini (mais pas n'importe comment) à la faveur d'un *contrebalancement* des concrétudes et des concrescences. Or c'est justement ce caractère inaccessible dans son extrême subtilité qui est sémantiquement rendu par le participe passé (*ist gegeben*) et, dans la plupart des textes husserliens, par ce type de substantivation du participe passé allemand (*Gegebenheit*). Une lecture rapprochée du § 24 de *Ideen I* montre que le problème réside plutôt en ceci qu'on ne peut toucher aux concrétudes que de loin et que, à s'y essayer, on les recouvre presque aussitôt. On enfreint, fatalement, les « limites (*Schranken*) » subtiles de leur concrétude phénoménologique. Limite, comme on l'a vu précédemment, prend ici, bien entendu, le sens grec de ce qui confère une forme. C'est justement *ce au-dedans de quoi* la richesse

phénoménologique (le foisonnement des parties disjointes en concrescence) est le plus extrême.

La nuance de participe de « *Gegebenheit* » rend ce caractère inaccessible du phénomène – « ça se passe désormais ailleurs » – et la substantivation supplémentaire du participe (par le suffixe « *-heit* ») contresigne, au fond, le caractère foncièrement *intriqué* du problème ; et partant la démission de la « *Gegebenheit* » elle-même comme terme ou levier utile aux fins de traiter ladite complexité. « *Gegebenheit* » recèle une sorte de quasi auto-référence métalinguistique. Il y a, au fond, comme une remise d'armes à plus fin qu'elle, c'est-à-dire, à des leviers pouvant *épouser* convenablement le mouvement de la concrescence sans, justement, outrepasser les limites ; chose que la proclamation ou déclaration de « *Gegebenheit* » (en son sens premier de « donation ») à l'adresse d'un phénomène fait sans conteste.

Nous pensons que cette façon d'attirer l'attention mais de façon précautionneuse correspond à l'intention sémantique qui est en jeu dans l'usage husserlien de « *Gegebenheit* ». Il est vrai que l'expression « *Gegebenheit* » (qu'il conviendrait de traduire par « *datité* » plutôt que para « donation ») n'apparaît pas comme telle dans l'énoncé du *Principe des Principes*. Or, nous pensons que c'est cet usage qui commande le reste des usages dérivés de « *Geben* » et justement pas à l'inverse (tel la morphologie, plus simple, de « *geben* » pourrait laisser entendre). En effet, ces autres usages, parfois morphologiquement plus simples, cultivent aussi la précaution et la distance : celle, justement, dont cherche à se parer l'usage du participe substantivé « *Gegebenheit* ». C'est donc à la lumière de la distance de la « *datité* » qu'il faudrait relire l'usage husserlien de tous les dérivés de « donner » ou « se donne » et pas à l'inverse.

L'intrication dont nous parlons, et qui fait de « *Gegebenheit* » une sorte d'opérateur métalinguistique se mettant lui-même (et le champ problématique qu'il charrie) entre parenthèses, et se remettant à *d'autres leviers*, nous concerne de façon intrinsèque dès lors que l'on se place en régime de phénoménologie transcendantale. En effet, la concrescence est fatalement intriquée à proportion de ce que nous y avons toujours partie. Nous avons toujours partie liée avec *Sachen*, donc partie liée aux concrétudes en concrescence(s), mais à ceci près que cet avoir partie liée avec les *Sachen* de la phénoménologie est toujours déjà allé irréductiblement trop loin. On mord sur la chose même, mais on y/en mord toujours *de trop*,



selon un au-delà qui, du point de vue de la concrétude phénoménologique, nous ramène en-deçà.

Notons qu'il y a toujours eu, chez Husserl, une conscience aigüe et presque dramatique de cet inéluctable recouvrement du phénomène par le phénoménologue, de cet « être allé toujours déjà ne fût-ce qu'un brin plus loin », là où le dépassement ramène, de fait, en deçà de la *Sache*, en deçà du concret. C'est que quand on a affaire aux purs phénomènes, il est inévitable d'avoir toujours presque irréductiblement outrepassé l'extrême subtilité de ses limites, d'avoir toujours déjà donné « ce tour de vis de trop ». Or, c'est exactement quelque chose de cet ordre qu'exprime Husserl dans le célèbre *Principe des Principes*. Et c'est cette impuissance à ne pas s'empêcher de « faire de trop », à avoir toujours déjà enjambé les fines « limites » où se tient le phénomène, à avoir recouvert la subtile crête de phosphorescence de la concrescence (la scellant pour une part, et la laissant toujours déjà derrière soi, comme au passé) qui est justement consigné par cette reduplication de la distance (participe passé et substantivation du participe) propre aux expressions revenant le plus souvent sous la plume de Husserl : *ist gegeben* et surtout *Gegebenheit*. Essayons d'épouser un peu plus l'intention sémantique qui est ici à l'œuvre.

Au fond « *Gegebenheit* » – et surtout *dire* « *Gegebenheit* » – se veut, d'emblée, la *rubrique d'un problème*. De quel problème ? Celui de l'*intuition du phénomène*, celui de « *ce* » dont il est fait intuition, et que l'on s'évertue à nommer à distance et de la façon la plus aseptique possible (cet « aseptisme » est tout dans cette reduplication sémantique de la distance ; et rapproche cet usage phénoménologique de « *Gegebenheit* » de son usage mathématique, bien connu de Husserl). « *Gegebenheit* » attire certes l'attention sur l'effectivité de quelque chose qui est à dire, mais, immédiatement après, et comme par aveu d'impuissance, l'emploi (que l'on a qualifié de « métalinguistique ») de « *Gegebenheit* » trahit un souci de ne pas trop « y mettre trop la main » afin de ne pas « en remettre une couche » sur ce qui, de lui-même, est déjà diablement intriqué, à savoir : *ce* dont il est fait intuition, et qui, dans la mesure où nous y sommes pris à partie, est toujours déjà, inévitablement, enjambé à l'aveugle. Il nous semble donc hautement inopportun de vouloir voir dans « *Gegebenheit* » une quelconque *piste* pour approcher le problème de l'effectivité de l'intuition du phénomène : si parler de « *Gegebenheit* » au sens premier s'avère adéquat dans le cas de l'empirisme classique où ce qui est « *Gegeben* » se dépose sur un fond lisse, le champ phénoménologique ouvert par l'empirisme radical de Husserl est orienté, investit par

le sujet, et strié de concrescences. L'emploi de « *Gegebenheit* » vise certes à garder le cap sur un intuitionnisme empiriste, mais recèle tout aussi bien la conscience poignante de cette différence entre empirisme classique (les *data* s'enlèvent sur un fond lisse) et empirisme phénoménologique (les *data* s'enlèvent sur un fond strié et orienté, investit par le sujet, et le sujet lui-même, transcendantal et phénoménologie, est pris à partie dans ces *data*<sup>14</sup>). La conscience de cette différence l'est aussi d'une difficulté, à laquelle répond l'auto-suspension métalinguistique de « *Gegebenheit* » comme opérateur valable. Cette façon d'indiquer le problème (il y a du « à dire », de « l'effectivité phénoménologique », mais son intrication est telle que « *Gegebenheit* » ne peut plus servir) cherche à se river à cette simple fonction, ne voulant donc surtout pas, au-delà de cette simple nomination, s'ériger en élément du traitement du problème signalé. L'usage de « *Gegebenheit* » fait donc état d'extériorité par rapport au « dedans » de la *Sache* tout en constatant qu'il y a bel et bien intuition du phénomène, et qu'il faut, d'une façon ou d'une autre, aller au-dedans de la question. Il s'agit donc de tout faire pour s'en écarter activement et le plus possible une fois la tâche *minimale* consistant à en avoir fourni la pure et simple nomination accomplie. Nomination qui fait une sorte d'appel à contribution à d'autres *termes* qui ne soient pas le terme *Gegebenheit* – trop massif, trop d'une pièce, engageant un spectre phénoménologisant induisant des fausses concrétudes. Le constat aseptique et distancé de « *Gegebenheit* » remet donc le traitement du problème de l'intuition du phénomène (de « ce » dont il est fait intuition) à d'autres moyens plus à même de travailler *du dedans* la subtilité d'une *symplokè* phénoménologique de disjonctions en concrescence tout à fait spécifique à la phénoménologie (absolument étrangère à l'empirisme classique, mais aussi au transcendantalisme classique), *symplokè* au sein de laquelle le sujet phénoménologisant se trouve irréductiblement pris à partie.

Récapitulons : l'usage de « *Gegebenheit* » veut se river à être un pur constat doublé d'un aveu d'impuissance *phénoménologisante*. « *Gegebenheit* » affiche, en tout cas, une intention aseptique et, pour le dire ainsi, *directement métalinguistique*. Dire « *Gegebenheit* » enjoint – et c'est ce qui apparaît clairement dans la toute dernière clause du *Principe des*

<sup>14</sup> À mon humble avis, la figure de l'« Adonné » chez Jean-Luc Marion n'arrive pas à penser de façon correcte la subtilité de cette prise à partie qui, par ailleurs, n'est pas totale. La figure de l'adonné achoppe sans retour l'inconditionnalité de la différence phénoménologisante et remet l'anonymat phénoménologisant à la donation elle-même, ce qui, à notre avis, est une grave faute architectonique. Autrement dit, les problèmes quant à l'anatomie du spectre phénoménologisant concernant la « donation » se répercutent tout aussi bien sur la figure de l'adonné. Pour d'ultérieures précisions sur le concept de spectre phénoménologisant : cf. Pablo Posada Varela. « Anatomie du faire méréologisant (III). Pour introduire en phénoménologie le concept de spectre phénoménologisant ». In *Eikasía* n°51 (Septembre 2013).

*Principes* – précisément à ne pas traiter le problème du phénomène ou de l'intuition du phénomène en termes de « *Gegebenheit* », du moins prise au 1<sup>er</sup> degré (à savoir, comme *Gabe*, ou « *Gebung* » issues d'un *geben* ou même d'un *sich geben* entendus au 1<sup>er</sup> degré). *Gegebenheit* est d'emblée à prendre, dans l'intention métalinguistique qui est la sienne, comme une sorte d'auto-suspension de ce qui est supposé être *Gegeben* et qui cherche à s'auto-limiter pour désigner de loin et de la façon la plus auto-dégagée possible ce qui la dépasse, à savoir, la subtilité du phénomène.

### ***7. Se tenir sur la ligne de crête des concrescences : le problème de la finitude phénoménologisante***

C'est que, justement, toute intuition de phénomène engage tout un spectre de contrepoints entre pluralités<sup>15</sup>. Il en résulte une indéterminité concrète qui n'est pas tissée n'importe comment, sans quoi il n'y aurait pas de sens phénoménologique mais 1) ou bien des pures identités séparées et impénétrables, émiettées à l'infini, 2) ou bien une masse informe et hyperdense (tout aussi impénétrable). Dans cet entre-deux<sup>16</sup> se tient la spécificité d'une véritable *symplekè* phénoménologique (qui est celle du champ phénoménologique lui-même, en écart par rapport au champ des choses, des étants, de l'Être de l'étant ou même des

<sup>15</sup> Prenant (en partie) à partie le sujet et le prenant à partie à plusieurs registres à la fois.

<sup>16</sup> Disons, en écho aux brillantes analyses de Sacha Carlson concernant la phénoménologie de Marc Richir (cf. Sacha Carlson, *De la composition phénoménologique. Essai sur le sens de la phénoménologie transcendante chez Marc Richir*, Thèse doctorale co-dirigée par Michel Dupuis et Guy Vankerkhoven, Université Catholique de Louvain-La-Neuve, 2012. Nous remercions l'auteur de nous avoir transmis son travail avant publication), que le champ phénoménologique se débat entre 1. un leibnizianisme fait de monades sans portes ni fenêtres dont l'équivalent méréologique serait des tous relativement indépendants ou bien 2. un spinozisme phénoménologique dont l'équivalent méréologique serait celui d'un unique tout absolument indépendant, ou celui d'un seul processus de concrescence. Un Tout unique au regard duquel toute concrescence locale, toute apostériorité de la concrescence, serait, à l'instar des modes de la substance spinozistes, simple apparence. Simple apparence qui se doit d'être « sauvée » à être interprétée comme simple illusion de concrescence (cf. les illusions de subjectivation, de « titularité » ou d'imputabilité que dénonce Spinoza comme illusoire). Illusions se résorbant complètement et sans reste – l'à part phénoménologisant y passe aussi, et ce complètement – dans cette seule et vraie méta-concrescence ou concrescence de concrescences qu'est la Substance. Quant aux travaux remarquables de Sacha Carlson auxquels on a fait ici implicitement allusion Cf. « El Cartesiano de Richir. Aproximación a la tercera *Meditación fenomenológica* », in *Investigaciones fenomenológicas*, n. 9, 2012, pp. 383-405 [http://www.uned.es/dpto\\_fim/InvFen/InvFen09/pdf/19\\_CARLSON.pdf](http://www.uned.es/dpto_fim/InvFen/InvFen09/pdf/19_CARLSON.pdf), mais surtout “Reducción fenomenológica y reducción espinosista. El hiper-cartesianismo de Marc Richir y el espinosismo de Michel Henry” *Eikasía* n°46 <http://revistadefilosofia.com/46-05.pdf>. Par ailleurs, qu'il nous soit permis de signaler, ici, que bien des points mis en place dans cet article ont bénéficié de préalables mises à l'épreuve et calibrages à l'aune de longues discussions avec Sacha Carlson. Que sa générosité s'en trouve, ici, reconnue et remerciée.

signifiants en dissémination)<sup>17</sup>. C'est ce qui fait que la sphère proprement phénoménologique de la non positionnalité ne soit un pur chaos, ne prête pas le flanc à une quelconque *quodlibétalité*<sup>18</sup>.

<sup>17</sup> Le philosophe espagnol Gustavo Bueno, bien que sans se référer à la spécificité du champ phénoménologique (qu'il tiendrait d'ailleurs comme inexistant ou comme une illusion psychologisante), a mis en relief ce point concernant cet entre-deux de la *symplokè* platonicienne. C'est, en effet, un point essentiel au développement de son imposante philosophie des sciences (les 6 tomes déjà parus – des 15 programmés – de sa *Teoría del cierre categorial*). Quant à la reprise, au sein de la philosophie de Bueno, que connaît le concept platonicien de *symplokè* (notamment dans le *Sophiste* 251 e - 253 e) on ne peut que renvoyer à la très utile et profonde entrée « *symplokè* » écrite par Pilar Palop Jonquieres dans l'Encyclopédie Philosophique du même nom (« *Symplokè* »). <http://fgbueno.es/gbm/gb0dicc.htm#03> <http://www.filosofia.org/filomat/df054.htm>

À l'occasion du congrès « La fenomenología arquitectónica de Marc Richir » organisé par l'Université de Oviedo (Prof. Alberto Hidalgo Tuñón) et la Société Asturienne de Philosophie (Pelayo Pérez García) en octobre 2010, nous avons déjà mis en avant, dans nos exposés, la spécificité d'une « *symplokè* phénoménologique ». Le déploiement de la réduction méréologique fera que cette *symplokè* phénoménologique se complexifie par après, moyennant sa connivence avec la réduction architectonique. Cette connivence entre réduction méréologique et réduction architectonique aura pour effet de découpler les couples de concepts méréologiques husserliens mis en place dans les §§ 18, 19 et 20 de la 3<sup>ème</sup> *Recherche*, à savoir les couples parties médiates/immédiates et parties proches/lointaines, brisant ainsi – par *hiatus* architectonique – la continuité ou identité de latitude méréologique où se meuvent ces paires méréologiques. Pour le dire autrement : ce n'est qu'à penser des parties lointaines en soi, non réversibles en « parties proches de parties proches », non récupérables, de fil en aiguille, par une mise à contribution de parties médiates et immédiates emboîtées, que l'on pourra penser avec rigueur – méréologique – des effets réels de concrescence virtuelle entre rien que parties situées à des registres différents. C'est à cela que l'on se référerait, plus haut, quand on parlait de la nécessité, pour qu'une concrescence soit une concrescence, du concours, virtuel, d'une pluralité de concrescences.

Par ailleurs, et puisqu'une revue se doit d'être le lieu vivant d'expression de discussions et polémiques, notons qu'il s'agissait alors, à Oviedo, de montrer, à l'encontre des critiques qui nous furent adressées depuis la philosophie, par ailleurs puissante, de Gustavo Bueno, que c'était *justement* sous condition de réduction architectonique qu'il était possible (i.e. non contradictoire) de soutenir que, à l'instar de Marc Richir, le « *tout* » ou la masse *entière* du langage phénoménologique se trouve (moyennant celles que Richir appelle les *Wesen* formelles) d'une certaine façon mis en jeu dans *chaque* phase de présence. Autrement dit : sous réserve de réduction architectonique, on n'est pas de sitôt rapportés sur l'une des branches aporétiques de l'alternative critiquées par G. Bueno (et implicitement par Platon). C'est que, en un sens, la multi-stratification de l'expérience permet de tenir ferme *et* cet effet des *Wesen* formels de langage (engageant « toute » la masse du langage dans chaque phase de présence) *et* cette *symplokè* (par où, justement, il y a schématisme) sans faire du champ phénoménologique une sorte de masse hyperdense en imminence d'implosion (ou bien ce qui serait la version phénoménologique de l'autre branche de l'alternative aporétique : une sorte de réitération à l'infini, « de » phénomène « à » phénomène, de cas purs de « non-rapports » pour reprendre une expression et une problématique chères à Patrice Loraux). Et c'est justement du fait de l'extension architectonique de la réduction méréologique (qui s'ajoute à sa simple extension transcendantale) que l'aporie d'une version méréologique de l'Idéal transcendantal se dissout. Autrement dit, l'innervation supplémentaire de la réduction architectonique par la réduction méréologique permet bel et bien de penser ensemble et jusqu'au bout méréologie et *Principe des Principes*. En effet, seule l'introduction de la problématique architectonique permet, jusqu'au bout, de penser une pluralité de concrescences.

<sup>18</sup> C'est la rançon de la modification de neutralité quand elle intervient dans les registres architectoniques les plus dérivés. Elle prend l'aspect de l'arbitraire, lieu où tous les *Ansätze* se valent. Cf. le célèbre § 110 de *Ideen I*. Nous avons traité de cette question et d'autres problèmes concernant la modification de neutralité telle qu'elle est mise en place par Husserl dans *Ideen I* au dernier alinéa (intitulé « Parencia del Genio Maligno ») de notre article : « Arquitectónica y concrescencia. Prolegómenos a una aproximación mereológica de la arquitectónica fenomenológica » (paru en 2012 dans la revue *Investigaciones Fenomenológicas*). On peut aussi consulter l'article « La idea de concrescencia hiperbólica. Una aproximación intuitiva » paru dans *Eikasía* n°47 <http://revistadefilosofia.com/47-07.pdf>

Bien au contraire, la rigueur des enchaînements est extrême (voire proprement inhumaine<sup>19</sup>) : c'est que, malgré tout (i.e. malgré notre finitude phénoménologisante) du *distinct* y vient à pointer. Mais du *distinct* dont la rigueur nous demeure pour une part inaperçue. Du « *distinct obscur* » pour reprendre l'éclairante combinatoire que met en place Ricardo S. Ortiz de Urbina<sup>20</sup>. C'est justement l'obscurité foncière (pour nous) de la fine anatomie méréologique de ce *distinct* qui fait que l'on outre passe tour à tour ses « limites » (encore une fois au sens grec de limite comme « forme »). C'est qu'il y a toujours eu, chez Husserl, dans l'extrême rigueur et probité qui étaient les siennes, le poignant pressentiment de l'obscur distinction ou de l'obscurité distincte des phénomènes. Obscurité *pourtant* distincte et que l'on pressent comme extrêmement rigoureuse, un peu au sens où l'on peut être amenés à parler de « rigueur » poétique, ou de l'extrême « rigueur » d'un poète. Il y a, chez Husserl, une fidélité au *distinct* en régime d'obscurité. La démarche husserlienne ne fait que traverser et charrier des obscurités distinctes. Husserl a toujours pressenti dans les phénomènes une sorte d'obscurité distincte dont la rigueur inhérente paraît toujours en imminence de se mettre hors de portée. Les phénomènes sont, par eux-mêmes, réfractaires à se placer « à hauteur d'homme »<sup>21</sup> – à s'amadouer, à se tempérer. Au fond, ils n'en ont cure.

Or ce *distinct* est tout de même, et malgré son obscurité, suffisamment remarqué pour qu'en soit retirée, de la part du phénoménologue, la poignante impression d'une infidélité qui serait inlassablement à recorriger. C'est cette angoisse à enjamber la subtilité tout en porte-à-faux des limites de l'obscur-*distinct* du phénomène que Husserl exprime dans la clause finale de l'énoncé du *Principe des Principes*, clause *absolument essentielle* car elle précise le sens du *Principe des Principes* lui-même.

Relisons la formulation du Principe en entier : « *toute intuition donatrice originare est une source de droit pour la connaissance ; tout ce qui s'offre à nous dans "l'intuition" de façon originare (dans sa réalité corporelle pour ainsi dire) doit être simplement reçu pour ce qu'il se donne, mais sans non plus outrepasser les limites dans lesquelles il se donne alors* ».

<sup>19</sup> Ici de l'ordre de l'imminence d'inhumanité *du* phénoménologique. Aucunement de l'ordre de l'inhumanité figée et mécanique de certains dispositifs symboliques.

<sup>20</sup> Cf. Ricardo S. Ortiz de Urbina, « L'obscurité de l'expérience esthétique » paru dans *Annales de phénoménologie* n°10 / 2011. (Il y a une version espagnole de ce texte dans le n°47 de *Eikasía* : <http://revistadefilosofia.com/47-02.pdf>). On peut consulter aussi le très bel article « ¿Qué hace el arte ? » dans la revue *Pensamiento Complejo* [www.pensamientocomplejo.com.ar](http://www.pensamientocomplejo.com.ar). En effet, on est ici, *aussi*, dans le niveau de l'expérience esthétique. Cf. Ricardo Sánchez Ortiz de Urbina. *Estromatología. Teoría de los niveles fenomenológicos*. Brumaria/Eikasía. Madrid. 2014. C'est le niveau de ce qui est obscur et pourtant *distinct*.

<sup>21</sup> Pour reprendre une expression employée par Patrice Loraux pour se référer, entre autres, au cas du poème de Parménide.

Que dire de ce « doit être simplement reçu » ? Notre problème, à l’instar de ce que l’on vient de dire, est que nous n’avons de cesse d’outrepasser cette réception *simple* ou plutôt, d’enfreindre ce *desideratum* de *simplement* recevoir (« *einfach hinzunehmen sei* »). Notre finitude phénoménologisante ne nous donne pas de nous *limiter*, de nous *borner-à-recevoir* : ce simplement recevoir n’est pas à portée de main depuis le site architectonique qui est celui de notre finitude phénoménologisante. En effet, dès lors que nous nous trouvons à un autre registre architectonique que celui des concrétudes en concrescences, on ne peut que souiller cette simplicité. Or cette simplicité, il faut justement la penser comme se trouvant à un autre registre, comme étant en porte-à-faux à l’intérieur de ce « *da* » que Ricoeur rend finalement assez bien par un « alors ».

Notons, au demeurant, que ce « *da* » de l’énoncé du Principe de tous les Principes n’est pas le « *Da* » du « *Dasein* ». C’est un « *da* » qui est aussi un *ailleurs* où s’ouvre, sous les pieds du présent (registre architectonique où le phénoménologiser enclenche son contremouvement), le double-fond, tout en porte-à-faux, d’une « distance » architectonique (qui est celle et du phénomène et de l’intuition du phénomène par rapport à laquelle la reprise phénoménologisante se situe en irréductible porte-à-faux).

Bien évidemment, « simplement » n’a pas ici un sens d’un « simplicité morphologique ». Cette simplicité d’un tel recevoir – *desideratum* du *Principe des Principes* – est difficilement « mimétisable » pour nous : il s’agit d’une concrescence en elle-même architectoniquement indéterminée (i.e. non complètement situable), en irréductible porte-à-faux, donc toujours déjà enjambée. Notre finitude phénoménologisante nous empêche, hélas, de nous tenir à cette simplicité de la réception. Ainsi, on ne peut décanter cette simplicité du recevoir qu’indirectement. Simplicité impossible à mimer au premier degré, le sujet phénoménologisant se devra d’exagérer son activité (exagérer le « de trop » qui, de toute façon, est toujours de mise dans son rapport au phénomène) et ce dans le sens strictement inverse à celui de la constitution. C’est ainsi que l’on aura des chances de susciter un contremouvement dans et du phénomène lui-même. C’est donc pour parer à notre finitude phénoménologisante qu’il y faut l’exagération d’une activité explicite (ou, comme dira Fink, un « faire phénoménologisant »).

Au fond, l'interprétation (franco-française) de l'interdit husserlien d'outrepasser les limites de l'intuition à été commandée par une sorte de faux débat contre-transcendental<sup>22</sup> qui interprète cet interdit husserlien d'« outrepasser les limites dans lesquelles il se donne » comme *limitation* inhérente à l'intuition donatrice husserlienne<sup>23</sup> alors que, justement, cette clause fait allusion à la profondeur et subtilité phénoménologique et architectonique des phénomènes, c'est-à-dire, au danger, pour le moi phénoménologisant, de recouvrir (en outrepassant) leur subtilité – le danger d'en outrepasser la limite, labile et instable et pourtant distincte<sup>24</sup> – dès qu'il s'essaye à les saisir. Le problème n'est donc pas de ne pas pouvoir outrepasser on ne sait quelles limites de l'intuition, et de s'en chagriner en appelant à un dépassement de Husserl ; le problème est justement l'inverse, à savoir, que l'on outre passe toujours et sans le vouloir le phénomène. Le problème est, somme toute, dans mon excès/défaut plus ou moins abstrait(s) eu égard à la concrétude du phénomène.

---

<sup>22</sup> Tenant, bien évidemment, à la force d'effraction redoutable que Heidegger a produit, notamment en France, et plus particulièrement sur la réception de Husserl. Réception qui en a été absolument oblitérée.

<sup>23</sup> Derrida et Marion, exposants, chacun à leur façon, du dépassement de la phénoménologie, coïncident dans cette interprétation.

<sup>24</sup> Mais d'un « distinct » qui est obscur de ne pas être « à hauteur d'homme » pour reprendre l'expression de Patrice Loraux.

